

# Réflexion sociolinguistique sur quelques expressions idiomatiques du chitembo relatives à la cohabitation pacifique

---

Par

**Fidèle Muhubao Kaby**

© 2017, Fidèle Muhubao Kaby



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/).

## Réflexion sociolinguistique sur quelques expressions idiomatiques du chitembo relatives à la cohabitation pacifique

### Introduction

Le lexème « paix » [pɛ] est l'un des plus faciles à prononcer parce qu'il est monosyllabique. Dans certaines langues bantu, ses correspondants sont : amani (kiswahili), amahoro (kinyarwanda), buolo' (citembo), umurhula (en mashi), m'sengelà (kilega) ... (en kibembe). Tout en étant facile à réaliser phonétiquement, le lexème correspond à un signifié et un référent qui échappent presque à toute l'humanité. Que de rencontres, de conférences, de sommets internationaux, régionaux, nationaux, provinciaux et même locaux onéreux organisés autour de ce mot monosyllabique et qui se terminent en queue de poisson! Avant le génocide des Tutsi rwandais, un seul slogan était sur toutes les lèvres : « Amahoro !, amahoro !, dukeneye amahoro twese mu Rwanda! », ce qui traduit signifie : « La paix !, la paix !, nous avons tous besoin de la paix chez nous, au Rwanda ! » La suite allait prouver le contraire. En République Démocratique du Congo, des programmes ont été et sont encore et toujours conçus pour la recherche de la paix. Toutefois, celle-ci demeure insaisissable, une denrée rare dans tous les coins et recoins de la terre habitée.

Les auteurs définissent de différentes manières le lexème *paix*. Scrutons la quintessence des métalangages de ce concept qui est devenu une denrée rare sur toute la planète, et en particulier dans notre univers. Alain Rey et Josette-Debove Rey (2007 : 1783) en parlent en ces termes : « 1. Rapport entre personnes qui ne sont pas en conflit, en querelle. 2. Rapports calmes entre citoyens, absence de troubles, de violences. 3. Situation d'une nation, d'un Etat qui n'est pas en guerre, rapport entre Etats qui jouissent de cette situation. » Ce métalangage nous inspire le fait que les individus vivant ensemble peuvent de temps à autres se heurter, peut-être physiquement ou moralement. Mais cela ne les pousse pas fatalement à vivre à couteau tiré, comme chien et chat.

Les concepts *paix et guerre* vont bien des fois en dichotomie, la *paix* (pax en latin, shalom en hébreu) évoque à l'esprit du lecteur des lexèmes comme *guerre* et *conflit*. Les deux Rey (p.1198) définissent ainsi la guerre : « Lutte entre groupes sociaux et spécialement entre Etats, considérée comme un phénomène social. » Un autre concept qui lui est associé est *conflit*, appréhendé par les lexicographes précités, comme « lutte, combat, rencontre d'éléments, de sentiments contraires ou qui s'opposent ».

Une recherche menée par le Haut-Commissariat des Nations Unies aux Droits de l'Homme, bureau en République Démocratique du Congo, sous la plume de Séverin MUGANGU, (2005 : 67-92) nous renseigne : « Un élément récurrent dans le discours à la fois du politicien, de l'ecclésiastique et de l'homme de la rue, dans la région des Grands Lacs est qu'on veut la paix. Cette paix et le processus pour y arriver ne sont pas toutefois appréhendés de la même façon. Il en est pour qui la paix signifie l'absence de guerre..., cohabitation non conflictuelle entre les communautés, d'autre part absence d'exclusion, mieux participation de tous à la gestion des affaires publiques et répartition équitable des ressources nationales. »

Vu que notre réflexion porte sur les relations interpersonnelles en famille, au service, au marché, dans les rues et partout ailleurs et qui sont régulièrement marquées par des frictions, nous n'allons pas nous appesantir sur la macrostructure qu'est le pays en général. Nous cogitons sur les petits ruisseaux qui débordent au point de provoquer des inondations qui débouchent sur des conflits armés. Cela nous a amené à sonder le trésor inépuisable du Citembo, une langue de la zone J53, afin d'essayer d'y puiser quelques expressions idiomatiques relatives à la paix et à la cohabitation pacifique. Avant les guerres d'agression qu'a connues la République Démocratique du Congo depuis 1996, les Batembo étaient connus comme un peuple pacifique. Nous voudrions savoir ce qu'ils évoquent pour ramener le climat d'entente, de cohésion et de coexistence pacifique. Cela fait partie intégrante de leur patrimoine culturel.

D'aucuns dévient à la littérature, sous toutes ses formes, le pouvoir de contribuer à la paix, comme le reconnaît, non sans un pincement au cœur, COULIBALY (2010 : 19) : « Dans un pays en voie de développement, où les priorités sont axées sur les domaines de première utilité, l'une des attitudes est la tendance à considérer la littérature comme une activité de seconde zone. Le littéraire, dans un tel contexte, s'il n'est pas perçu comme un personnage inutile, est vu comme un individu en déphasage avec les réalités, lui qui préfère rêver plutôt que de participer directement aux activités de développement. » Ces propos désabusés d'un littéraire révèlent que le commun des mortels ne pense pas que la paix provienne de la littérature. Le reproche fait à la littérature écrite n'épargne pas sa sœur siamoise – la littérature orale – elle qui se croit enracinée dans la vie pratique. Ses détracteurs lui dévient toute légitimité.

Or, l'auteur précité pense (page19) : « Il est de la littérature écrite comme de la littérature orale, 'un miroir où se reflète la société telle qu'elle voudrait être et telle qu'elle redoute d'être,' selon les mots de Geneviève CALAME-GRIAULE. C'est donc dire que le désir de la paix allant de pair avec un contexte belliqueux, la promotion de la culture de la paix devrait être prégnante dans la littérature africaine. » La recherche de la paix peut donc passer par la littérature orale, par le truchement du patrimoine culturel de chaque peuple, en l'occurrence celui des Batembo.

Mais, avant d'entrer dans le vif du sujet, il convient de définir certains concepts- clefs.

### **I. De la définition des concepts**

Notre réflexion portant sur toute expression utilisée par les Batembo pour la sauvegarde de la cohabitation pacifique, il nous a paru opportun de parler d'*expression idiomatique* qui englobe tout langage figé, notamment les proverbes, les maximes, les idiomes, etc. Citant REY et CHANTEREAU, Corinne LEDEE, (téléchargé le 8 octobre 2016 à 01 : 22), dit : « Les expressions figées sont des formes figées du discours, formes convenues, toutes faites, héritées par la tradition ou fraîchement créées, qui comportent une originalité de sens (parfois de formes) par rapport aux règles normales de la langue. (...) Le figement peut affecter la totalité ou seulement une partie d'une séquence donnée. » En effet, un figement comme : « meho kulola (littéralement *les yeux voir*) du chitembo fait suivre un substantif fonctionnant comme sujet grammatical d'un verbe à l'infinitif. La structure normale

serait « *meho malola* ou « *meho ma kulola*, c'est-à-dire *les yeux voient ou les yeux pour voir*. Quand un locuteur profère cette expression, le ou les destinataire (s) ne s'étonne(nt) pas de sa formulation. Ayant la même culture, ceux-ci appréhendent avec aisance le message, comme renchérit Linda de Serres (téléchargé le 8 octobre 2016 à 17 heures 30) : « Les expressions idiomatiques reflètent les modes de pensées et de vie d'un peuple. (...) Toute langue possède des expressions qui évoquent sur-le-champ une image pour parler des situations courantes. »

Pour Anni MANNINEN (2015 :7), « le mot *idiome* vient du grec **idioma**, qui veut dire 'caractère propre', une série de constituants dont l'interprétation sémantique ne peut pas dériver des parties desquelles il est composé. » Un idiome comme *mundu kuunji* (**un homme sur un autre**) ou *kusimba mota kumamata* :(**prendre une grenouille, c'est tâter**) corroborent cette explication.

De son côté, Anda RÂDULESCU (téléchargé le 24 août 2016 à 13 :37) range dans la rubrique **parémie**, « une sorte de mot-valise qui enregistre une avalanche de termes plus ou moins synonymes (proverbe, dicton, maxime, sentence, adage, aphorisme, axiome, locution proverbiale, formule gnomique, unité phraséologique, figement phraséologique, etc.) et qui pose de sérieux problèmes aux linguistes amateurs de taxonomie, parce que les frontières en sont fragiles. »

En somme, nous recourons invariablement à tous ces concepts lors de l'analyse de ces expressions idiomatiques relatives à la culture de la paix telle que tout Mutembo qui en est imprégné.

## II. De la méthodologie

Compte tenu du corpus que nous proposons d'analyser et de notre objectif, nous partirons du structuralisme et de la sociolinguistique afin de voir comment le patrimoine culturel du citembo peut contribuer à la culture de la paix. En effet, les idiomes considérés sont des touts dont le sens ressort principalement de l'analyse de chaque constituant. Le structuralisme nous permettra de considérer toutes les composantes de la langue, notamment la phonologie, la morphologie, la syntaxe, la sémantique et la pragmatique. Etant une des branches de la linguistique moderne, la sociolinguistique nous sera d'un grand apport.

Selon **Microsoft® Encarta® 2009** : « La sociolinguistique est l'étude des fonctions de la langue en société. Cette discipline s'efforce de décrire la façon dont les individus appliquent des règles de parole différentes selon les situations. Les sociolinguistes pensent qu'il est possible de comprendre les mécanismes des changements de langue en étudiant les forces sociales qui déterminent l'usage de formes différentes selon les circonstances. » En un mot, l'approche sociolinguistique répond prioritairement aux questions : qui dit quoi, à qui où, quand, et pourquoi ? Ce sont ces questions qui vont guider notre réflexion. Les énoncés idiomatiques choisis parmi tant d'autres seront regroupés selon des critères de registre.

### III. De l'analyse du corpus

Les expressions idiomatiques qui constituent le corpus s'élèvent à ...27. Elles ont été récoltées auprès des personnes ancrées encore dans la culture des Batembo, entre autres BIRORA Mutalo (notable basé présentement à Bukavu), Thomas KATAALA MUULWA (député honoraire de passage à Bukavu), Gabriel MIHONYA (agent de la REGIDESO, siège de Goma). Nous-même, locuteur de la langue et intéressé par la cohabitation pacifique, nous fouinons dans notre subconscient de temps en temps pour nous rappeler ce que les sages nous disait dans notre enfance lorsqu'il nous arrivait de nous heurter aux membres de notre famille élargie. Le conseil du Professeur Ordinaire Paulin BAPOLISI BAHUGA nous revenait à l'esprit. Lors d'un échange impromptu, ou à bâtons rompus, c'est selon, il nous avait dit : « Durant vos recherches, munissez-vous toujours d'un stylographe et d'un papier afin d'enregistrer les idées qui vous traversent l'esprit et qu'on nomme *fugaces*, car elles ne reviennent presque plus. » Effectivement, des expressions phraséologiques relatives à la paix trottaient fugitivement dans notre esprit, le temps d'un éclair. Nous les saisissons au bond et les couchions sur papier. Même le professeur Laurent NKUSI de l'Université du Rwanda, lors de son exposé dans un séminaire organisé par **SEMBURA, FERMENT LITTERAIRE**, avait évoqué la richesse de nos langues, en matière de la culture de la paix.

Les locutions proverbiales à décrypter se rapportent principalement au milieu ambiant du Mutembo, un peuple forestier : la forêt et tout ce qui la peuple, le champ, la rivière ainsi que l'organisation sociale dans laquelle il se meut et évolue.

#### III.1. Les idiomes relatifs à la vie sociale

1. **Fusi itana; kuchiongera ku yende yachiongera** « Un orphelin ne fait pas de don, il s'acquitte de son amende ». Cette locution phraséologique est proférée dans un contexte de controverse entre deux personnes. La première réclame son droit à la seconde qui est plus forte qu'elle. Le débiteur refuse catégoriquement de rembourser à son créancier qui est socialement faible. Pour éviter des problèmes, le faible se résigne et tourne la page.

Cet idiome est aussi proféré par quelqu'un qui s'estime le mal aimé de sa société. Afin de s'attirer la bonne grâce du plus fort, il accepte de se départir de ses droits au profit du plus fort. La forme itérative **kuchiongera ku yende yachiongera** souligne la recherche de communion avec la partie la plus forte. On élimine ainsi le bras de fer qui risquerait de s'engager entre les deux parties.

Il se pourrait même qu'un sage qui pressent la friction entre les protagonistes intervienne pour demander au plus faible de céder, en lui énonçant cette expression.

2. **Ola utamwete'ko, mbu: « Mukindaa tweende. »** « Celui qui ne le tient pas dit facilement : 'renverse-le vite (ou roule-le vite par terre) pour que nous partions. » Il est facile à quelqu'un qui n'est pas concerné d'exiger à son compagnon de rouler, de vaincre l'ennemi.

Dans une société, les catalyseurs de conflits sont légion. Ils troublent la paix sociale, attisent les frictions et poussent leurs compagnons à s'engager dans des rixes sans issue. L'image qu'on a ici à l'esprit est celle d'une scène de combat de gladiateurs où les spectateurs

les incitent à mettre à genou, à battre à plate couture l'une ou l'autre partie. Ceux qui applaudissent croient qu'il est aisé de neutraliser (**mukindaa**) l'adversaire. En principe la seconde partie de l'expression est proférée par eux : (**mukindaa tweende**). Pour fustiger les incitations au conflit, l'attitude belliciste, les pacifistes adjoignent la proposition principale qui introduit la citation : **Ola utamwete'ko**. En d'autres termes, il est facile de pousser les autres à se battre si on n'est pas concerné. *Faire la mouche du coche*, comme dirait Jean de Lafontaine, n'est pas bon.

**3. Luli ku mbu ; luli ku ngoma** . La traduction littérale de cet idiome est difficile à réaliser. Littérairement, il revient à ceci : « ce qui frappe tel frappera tel autre. » La discorde en société découle quelques fois du fait que certains de ses membres se réjouissent du malheur qui frappe un autre. Au lieu de s'agiter, l'infortuné garde son calme en s'adressant à ses moqueurs, ses contempteurs en énonçant ce proverbe. Il leur dit : « maintenant, c'est moi qui suis frappé, demain l'épée frappera l'un de vous, comme l'épée de Damoclès. L'équivalent français de cette maxime serait à peu près : 'Rira bien qui rira le dernier'. La victime des moqueries contribue ainsi à la paix en s'humiliant et en appelant ses frères à la compassion.

**4. Bengi babuya** : littéralement « nombreux sont bon » ; littérairement : « Qu'il est bon d'être nombreux, dans une famille ou dans une société large. L'esprit de solidarité ressort de cet idiome. Les Batembo sont un peuple solidaire. Lorsque les sages de la lignée s'aperçoivent qu'un esprit malsain risque d'affecter le groupe, ils appellent à l'ordre les coupables en proférant cette expression phraséologique. Aucun intérêt mesquin ne peut justifier la dislocation de la communauté. Souvent, ce sont les jeunes gens qui, en se jalouant, risquent de nuire à l'équilibre de la société.

**5. cha-cha-cha !, bufumu** . : « Attention !, attention!, attention ! est un remède. » Cet énoncé apparaît plus comme un cri d'alarme qu'un adage! Il est émis par quelqu'un d'avisé, de longue vision. On dirait qu'il a des jumelles dont il se sert pour guetter le danger. Dans quel contexte un aîné émet-il un tel avertissement ? Il voit venir un danger à courir par un cadet qu'il aime, il ne veut pas que celui-ci s'engouffre dans une voie sans issue ou que la paix sociale se gâte à cause des intérêts mesquins. Il use par conséquent de la sonnette d'alarme pour jouer le rôle de guetteur.

Le cadet qui sait qu'il doit du respect à l'avertisseur se ressaisit et retombe de ses quatre chevaux pour redevenir lui-même et se conformer au cri d'alarme de son protecteur. Aussi la convivialité est-elle épargnée. Sinon, on assisterait à une bataille rangée entre les deux camps qui se constituerait autours de deux protagonistes qui s'opposeraient pour des intérêts inavoués : femme, boisson, gloire, champ,... et même pour des motifs très bas, à l'instar des produits de chasse, de cueillette : chenilles, champignons, sauterelles, oiselets, et tout ce dont les membres de la société traditionnelle raffolent. Point n'est besoin ici de citer le conflit entre les Bantu et les Batwa au sujet de rats sauvages dans l'actuelle province du Tanganyika.

Ces intérêts traditionnels qui se réduisent aux moyens de subsistance se révèlent dans le monde moderne par la gloire, les études, la prospérité matérielle, la possession des biens matériels : bâtiments, moyens de transport (véhicules, bateaux, avions, yachts, trains, ...),

gadgets électroniques, avoirs des devises en banque, niveaux très élevés en sciences,... Bref, la possession des biens matériels ou immatériels ne devait pas empiéter sur la cohésion sociale. **cha-cha-tcha!, bufumu** doit interpeler tout celui qui sait que ses ambitions sont inutiles et passagères d'autant plus qu'il ne peut en jouir que s'il vit dans une société qui le reconnaît et l'accepte comme faisant partie intégrante d'elle. Qu'il occupe une position élevée ou inférieure ; que **Tcha-tcha-tcha!, bufumu** vienne de quelqu'un qu'il respecte ou qu'il considère comme minable, il faut revenir à la raison et ravalé son orgueil.

**6. cha bwiira chiteta** : « Un coup assené dans l'intention d'achever l'adversaire n'est pas mortel. Ce propos est souvent dit après l'échec de l'action du rival qui voulait donner le coup de grâce à celui qu'il croit l'empêcher de mener à bon terme ses projets, ses actions. Il s'évertue à concentrer toute son énergie afin d'en finir une fois pour toutes avec son importun. A la fin, il se rend compte de l'échec de son entreprise. D'ailleurs, il a fait plus de mal à lui-même qu'à son ennemi. Donc, dans la société, il serait inutile de s'évertuer à vouloir nuire à son congénère d'autant plus que si on échoue, on risque de récolter des conséquences désastreuses.

**7. Emeshi makabirira bulio, waname'me'shano** : « Si l'eau bouillonne anormalement, prive-la de la farine. » Cet adage tire son origine dans le domaine culinaire. Tout cuisinier traditionnel sait que le fofou se prépare grâce à deux ingrédients, à savoir l'eau et la farine. Si l'eau est chauffée à un degré excessif, elle bouillonne au point que le cuisinier risque d'en être brûlé. Par conséquent, il s'en écarte en n'y mettant pas la farine.

Les sages Batembo utilisent cette expression lorsque deux membres de la communauté montent chacun sur ses quatre chevaux au risque d'en venir aux poings. La personne avertie qui assiste à cette scène prend l'un des antagonistes par la main, prononce cet idiome et le prie de prendre congé.

**8. Warenga atalya bingi** : « Le passant ne mange pas beaucoup ». L'hôte ne peut pas épuiser le stock des provisions. Souvent, les ayants-droit voient d'un mauvais œil un visiteur qui vient sans avoir avisé. Un comportement antipathique peut s'observer. En bons observateurs, les parents tempèrent l'animosité des leurs en leur rappelant que le stock ne s'épuisera pas et que le visiteur ne demeurera pas dans la famille.

Dans la gestion de la chose publique, les originaires d'un coin ne supportent pas qu'un compatriote venu d'ailleurs les dirige. Ils lui mettent les bâtons dans les roues. Les pacifistes apaisent leur colère en leur rappelant que cet étranger finira par partir et leur laissera les mains libres.

**9. Babiri batemuka** : « Deux personnes ne peuvent pas médire l'une de l'autre simultanément, au même moment. » La parole est un instrument de communication, nul ne l'ignore. Mais elle peut créer aussi un malentendu entre les membres de la communauté. La tendance est de répondre du tic au tac, ou donner la réponse du berger à la bergère. Les sages batembo déconseillent à leurs frères de rendre la pareille en cas de provocation. Il faut avoir la grandeur de l'âme pour garder sa tête froide en cas de défi.

Cette expression phraséologique est aussi proférée pour des actes posés. Si un frère vous refuse un service, il convient d'être calme. Lorsque son tour d'être dans le besoin se présentera, il criera au secours auprès de vous. Vous devrez lui apporter votre aide, oubliant tout le désagrément qu'il vous avait fait subir.

**10. Mulume atachitonga :** « Un homme ne se vante pas. » L'un des facteurs générateurs des conflits dans la société des Batembo est la fanfaronnade. Les membres de cette communauté détestent la vantardise qui consiste à monopoliser la parole au détriment des autres protagonistes et d'utiliser les déictiques de la première personne (moi, je, mon, ma, mes, le(s) mien(s) ; nous, notre, nos, nôtre, nôtres). Pour les Batembo, tous les membres de la communauté ont des atouts dans l'un ou l'autre domaine : chasse, pêche, élevage, agriculture, art rupestre, et la liste n'est pas exhaustive. Bref, tous les enfants de la tribu sont utiles à la survie. Personne ne peut donc se prévaloir de toutes les compétences. Donc, la vantardise n'a pas de place.

Par conséquent, quiconque se targue de tout posséder est honni et source de la déstabilisation de la société. Lorsqu'une telle situation se présente, tous les interlocuteurs sortent de leurs gongs et la situation devient intenable. C'est alors qu'un sage sort du lot et ramène le fanfaron à l'ordre en lui enlevant les ails d'Icare par : **Mulume atachitonga, banji bubamutonga** : « un homme ne se vante pas, ce sont les autres qui l'élèvent en montrant ses prouesses. » Ces dires ramènent l'énergumène à la raison et rétablissent ipso facto la paix sociale. Pour cela, il convient que tous les protagonistes soient de la même culture et s'humilient à la sentence de la culture. Tous ceux qui s'opposeront après ce verdict seront taxés d'insoumis et traités comme tels.

L'équivalent français de cet adage peut être : « A bon vin, point d'enseigne. » Au fait, un bon produit n'a pas besoin d'être vanté à longueur de journée. Les consommateurs eux-mêmes savent distinguer le bon du mauvais vin et se passent le mot : **Ala mwa rebe ali mafu malokire au ngala**, (traduction : chez un tel, il y a un bon ou du mauvais vin de palme. » Chez les Batembo, la mauvaise qualité de la bière locale, le *kasiksi*, est appelée *ngala* qui provoque toutes sortes de conséquences désastreuses : diarrhée, maux de tête, indigestion, vomissement, étourdissement, paralysie, etc. En parcourant les Saintes Ecritures, on peut trouver un proverbe équivalent dans le livre des *Proverbes* 27 :2 (Traduction du Monde Nouveau) : « *Qu'un étranger te loue et non ta bouche, l'étranger et non tes propres lèvres.* » Ceci corrobore l'universalité de l'humilité. Ce caractère contribue à la communion de tous les membres de la société.

Bref, cet idiome remet chacun des membres de la communauté à sa place. Il ne sert à rien de s'évertuer à crier à tue-tête qu'on est le meilleur. Qu'on laisse les spectateurs ou les participants apprécier les actions qu'on pose.

**11. Mundu ku unji** « Un homme sur un autre ». Les Belges l'ont si bien exprimé : « L'union fait la force. » Cette expression serait mieux traduite par : « Un homme s'abat sur un autre. » La métaphore de l'arbre qui s'abat sur un autre lors d'un vent violent fonctionne parfaitement. Qui d'entre les humains n'a jamais senti le besoin de s'effondrer sur sa mère, son père, son frère, sa sœur, sa femme ; bref sur quelqu'un des siens pour trouver

consolation, soutien, énergie ? Le commun des mortels ôte son chapeau et courbe son échine. C'est cela la société : qui qu'on soit, en des moments de détresse, on appelle à l'aide, même auprès des maudits, des vauriens, des enfants de la rue.

Grosso modo, les humains sont les mêmes et ont des problèmes similaires. Tel peut prétendre se suffire à tel ou tel moment. Il ignore néanmoins qu'il n'est pas maître de sa destinée. Dans la société traditionnelle tembo, les sages sont là pour consulter leur livre jamais publié contenant le passage, à une page inconnue : **Mundu ku unji** 'Ton frère qui tu négliges te viendra à la rescousse tôt ou tard. Ménage-le en dépit de la situation actuelle qui vous oppose. »

**12. Echisisa ina mbamba)** : « Seul le foie est ma provision ». Les Batembo croient que le foie peut se substituer à la nourriture. En effet, lorsqu'ils viennent de passer toute une journée sans avoir à mettre quelque chose sous la dent et qu'on leur demande s'ils ont mangé, ils répondent souvent de cette manière. Les raisons sont multiples, entre autres la pénurie, le manque de temps, mais aussi parce qu'ils ne veulent pas s'attirer la foudre de leur bourreau. Dans la communauté, il y a des membres sadiques à qui une réponse comme celle-ci rabat le caquet.

**13. Ebinwa bitali nga bitore bya mandu:** « Les paroles ne sont pas comme les bouchées de pâte qui se succèdent rapidement dans la bouche et la gorgée, prêtes à être avalées. » Cet idiome tire son origine du cadre culinaire. Dans le régime alimentaire des Batembo, le fufou occupe une place de choix. Accompagnée d'un morceau de poisson, de viande, de chenilles, de crabes, de champignons, de concombre,... le fufou s'avale vite, les bouchées se précipitent les unes après les autres à un rythme effréné.

Dans cette logique, les sages interdisent aux membres de leur communauté de répondre brusquement à ceux qui les provoquent afin d'éviter des échanges discourtois avec leurs contradicteurs. Répondre du tic au tac attise l'animosité et ses résultats sont incalculables, désastreux. Ainsi énonce-t-on régulièrement cette maxime.

Le convocateur Salomon disait à son temps qu'il y a un temps pour toutes choses. En cas des propos conflictuels, les Batembo conseillent aux leurs de se maîtriser en laissant l'idiot assumer la paternité de toutes les conséquences de son manque de maîtrise.

**14. Ola walinjira muka mubenzi atahwera** : « Celui qui attend la femme d'un lépreux ne se marie jamais. » Cette expression idiomatique est relative à l'une des sources principales des conflits dans toute société, en particulier la communauté des Batembo, à savoir la convoitise de la femme du semblable. Les lépreux sont parmi les gens les plus vulnérables, susceptibles d'être emportés par cette maladie incurable qui leur arrache progressivement les organes. La beauté de la femme de ce vulnérable attise la convoitise des jeunes célibataires qui refusent se marier afin de séduire cette proie facile. Le mari le sachant, il s'attaque à tous les Don Juan qui tournoient autour de sa propriété.

La parémiologie se sert de cet état pour décourager le comportement de quiconque manigance pour évincer tout celui qui détient une parcelle d'autorité. Attendre que telle ou

telle autre autorité soit déchu pour la remplacer est illusoire. Il est sage de déployer son énergie pour se hisser à des postes vacants au lieu de vouloir précipiter l'éviction du détenteur du poste envié.

**15. (Muchingo wa walira atomvirisibwa'mo :** « il n'est pas sage d'entendre derrière les murs de quelqu'un qui pleure, qui se plaint. »

Lorsque quelqu'un a perdu un être cher, il verse de chaudes larmes et donne libre cours à ses émotions. Il perd la tête et raconte toutes sortes de propos, s'en prenant tantôt à lui-même, tantôt à sa famille, tantôt aux voisins, ... Il peut incriminer des innocents. Alors, si l'un ou l'autre incriminé va prêter attention à ce que dit la personne éplorée, il risque de se vexer et d'envenimer la situation.

Par extension, les sages prodiguent des conseils de ne pas faire attention à tout propos proféré par la personne lésée dans ses droits, car elle cherche à se défouler sur n'importe qui.

**16. Lula lukarekwa:** « qu'on se défasse d'une mauvaise habitude. »

Cet énoncé est émis par un aîné à l'égard de son cadet qu'il considère comme récidiviste. Celui-ci récidive malgré les conseils reçus, au point que le premier est fatigué et même désespéré. Les actes décriés commencent à nuire à l'harmonie sociale. La forme verbale utilisée est au futur antérieur : « **Lula lukarekwa** (cela sera abandonné) », comme si l'action devra se dérouler dans un futur lointain alors que l'émetteur emploie l'injonctif : '*Cesse tes mauvaises manières*'. Une autre forme verbale est : **lurekwa (= se défait, s'abandonne)**. Ce présent intemporel se justifie dans la mesure où le conseil s'applique d'une manière continue.

**17. Meho muna manyi :** « Il n'y a que les yeux qui me reviennent, qui m'appartiennent. » On raconte de bouche à oreille qu'un chasseur avait donné les yeux de son gibier à sa belle-mère qui avait répondu par cette maxime à sa demande. Revenant de la chasse avec une gibecière pleine de gibier, le gendre voulait satisfaire sa destinataire en lui attribuant le morceau qu'elle estimait le plus savoureux. Prenant les propos de son interlocutrice au pied de la lettre, il lui avait seulement offert les yeux du gibier. Or, la belle-mère, par modestie, ne voulait pas imposer son choix à la personne qu'elle ne voulait pas offusquer. Elle lui laissait la latitude de lui offrir le morceau qu'il pensait qu'il la satisferait.

Dans la vie quotidienne, les pacifistes n'imposent pas leur goût, font semblant de ne rien voir et laissent tomber les situations susceptibles de générer des malentendus, des conflits.

**18. Ukahonda kulya kwa'ke mukonyi, wanasimba kwa'simba** « Si tu veux manger de la nourriture d'un malade, gémis comme il gémit (comme lui). » La personne malade a besoin de consolation. Elle est prête à partager la nourriture qu'on lui apporte avec quiconque lui témoigne de l'empathie. Ici, il n'est pas question de se comporter comme le renard qui avait poussé le corbeau à laisser tomber sa proie.

Appliqué à la cohabitation pacifique, cet idiome est approprié. Au lieu de vouloir arracher à son semblable tous ses droits inaliénables, il est sage de l'appivoiser, peut-être sera-t-il gagné par cette partie de sympathie et se comportera-t-il en ami. Or, un ami, c'est quelqu'un avec qui on partage, avait dit un penseur latin, Sénèque pour ne pas le citer.

Des guerres sont déclenchées par des comportements discourtois, arrogants, usurpateurs, égoïstes. Il serait bon de se rappeler tout le temps cette expression phraséologique des Batembo pour minimiser les conflits.

Et d'ailleurs, même si on use de la force pour arracher la propriété d'autrui, on finit par se rendre compte, tôt ou tard que cela ne servait à rien. Des dictateurs comme Mobutu, Kadhafi, Compaoré ont fini par perdre les droits qu'ils pensaient avoir arrachés aux plus faibles. En son temps, Juvénal Habyarimana disait : « **Ndi ikinani** », traduit vulgairement par : '**Je suis invulnérable.**' L'histoire a fini par montrer qu'il n'était qu'un humain parmi tant d'autres, poussière.

**19. Mwiisha atomva bwaka** : « La chance, la fortune n'aime pas la discussion stérile. » Les Batembo, comme tous les autres peuples, se livrent à des discussions, souvent stériles, oiseuses qui risquent de compromettre leur avenir. Lors de la prise des grandes décisions, certains se mettent à discutailler au point qu'ils risquent de tout compromettre.

C'est en de pareils circonstances qu'interviennent les sages pour les rappeler à l'ordre leurs frères, leur demander de voir tous dans la même direction, sinon ce sera des chicanes alors que leur avenir est en péril. Ils doivent tous saisir l'occasion qui s'offre à eux.

**20. Tuna bauma tutalyanaa** : « Nous sommes les mêmes, ne nous mangeons. »

Les Batembo tiennent à leur appartenance sociale. Ils le manifestent en citant cet héritage commun qu'est le fond culturel. Lorsque la situation devient intenable, que les uns et les autres commencent à fourbir leurs armes, les plus lucides et plus conciliants d'entre eux se rendent compte que le sang risquent de couler inutilement. Alors, un sursaut de cohésion de lignage, clanique, tribale renaît. Le proverbe unificateur est proféré : « **Ebuuma butaayana** » : « Les frères ne s'entredéchirent pas », comme diraient les Français : 'Les loups ne se mangent pas entre eux.' Et la température qui commençait à montrer d'un cran retombe comme par un coup de baguette magique.

Ce propos idiomatique clôt cette partie qui révélait les tensions des membres de la communauté au sujet de l'une ou l'autre source de friction. Les problèmes sociaux sont nombreux partout, y compris chez les Batembo. Néanmoins, lorsqu'ils se rendent compte que la cohésion communautaire est menacée, ils reviennent vite à la raison et la vie reprend son cours normal.

### **III.2. La forêt comme élément de référence**

Les Batembo, nous l'avons déjà dit, sont un peuple forestier. Ils vivent en symbiose avec les autres éléments de la nature; ils pratiquent des activités de champ, de pêche, de chasse pour leur survie. Tout en se livrant à ces activités, ils observent le comportement des

autres êtres et ceux-ci leur inspirent des expressions idiomatiques qui favorisent la paix. C'est le cas des expressions phraséologiques suivantes.

**1. Omufi we'bwira ende ahubala kwa chingete mbu ngaba chingafa :** « une personne haineuse pisse avec force, de toutes ses forces sur la fourmi rouge dans l'intention de la tuer. »

Cet idiome évoque celui qui a été expliqué au point I.6. La fourmi rouge est un insecte qui gêne étant donné qu'elle dégage une mauvaise odeur. Si on la retrouve dans un repas, on est obligé de verser l'assiettée. Et même toute une cuvée peut être perdue à cause de cet insecte nauséabond. La file de ces fourmis indispose ceux qui la voient. Alors, les gens s'évertuent à déverser toute leur vessie sur ce maudit animal.

Dans la société, ceux qui se haïssent se considèrent comme des fourmis, se permettent tous les coups bas. Les sages leur conseillent d'arrêter leurs agissements en leur rappelant que la vessie pleine d'urines ne réussit pas à couler la fourmi rouge. En effet, elle fait semblant de mourir pendant que son agresseur s'échine à la mettre hors d'état de nuire. A la fin, elle se relève comme si de rien n'était et poursuit bonnement sa route à la quête de sa pitance.

De même, les personnes qui haïssent les autres à tort ou à raison les considèrent comme des fourmis rouges sur lesquelles il faut déverser toutes ses urines. On aura beau agir méchamment, ces insectes infects résisteront.

Donc, il ne sert à rien de déverser toute sa bile sur des innocents qu'on soupçonne d'avoir trempé dans des affaires louches. Le mieux est de leur faire bénéficier d'un minimum de doute et de les interpeller afin qu'ils donnent leur version des faits.

La personne qu'on incrimine et qu'on attaque injustement réussit souvent à surmonter les coups bas qu'on lui porte. Son agresseur finit par se fatiguer, à l'instar du pisseur qui épuise sa vessie, donc sa provision en croyant anéantir la maudite fourmi.

**2. Watuta atetaa mbu : « Ola utana cha kuulu atatenga era ayaa. » :** « Le criquet avait dit : 'Celui qui ne cède pas sa patte postérieure ne revient pas de là où il était allé'. » Ces propos sont attribués au criquet (ou à la sauterelle) par les Batembo. Dans leur observation de la nature, ceux-ci ont constaté que le criquet a des pattes postérieures qui se détachent facilement du corps. Comme ces insectes sont comestibles, les Batembo les attrapent pour en faire un mets délicieux. Lors de cette poursuite, si on tient ces orthoptères par la patte, ils se sauvent en l'abandonnant. Quelques semaines après, un moignon pousse à la place de la patte perdue, ce qui inspire aux Batembo l'idée que cet insecte a survécu grâce à sa souplesse, à l'abandon de ses droits les plus inaliénables. Il a su céder sa patte.

Appliqué à la vie sociale, cet adage est lourd de sens. Bien des conflits surgissent lorsque chacun des protagonistes campe sur ses positions, ne veut rien céder. L'usurpateur croit que tout lui appartient ; l'antagoniste se tient en position de victime et réclame justice, crie à cors et à cri, s'attire la compassion de tout passant. La situation est sans issue, s'enlise. C'est alors qu'un sage s'adresse à la victime et lui cite ce passage. Toutefois, si celle-ci a déjà de l'expérience en cette matière, d'elle-même, elle abandonne ses droits dans la mesure où elle

sait que seule la vie lui importe ; elle a déjà perdu énormément d'avantages, mais elle n'en est pas morte. La force qu'elle a épargnée lui permettra de s'en sortir, et de revenir chez-elle.

Donc, les protagonistes impliqués dans les querelles mesquines, byzantines, doivent se ressaisir et accepter de perdre leurs intérêts égoïstes pour le maintien de la cohésion sociale. Le petit insecte a ipso facto inspiré aux Batembo une sagesse infinie dans la résolution des conflits.

**3. Emichi iri ala'uma itaina nzeenyi :** « Les arbres plantés dans le même voisinage se heurtent. »

Lors d'un vent violent, les arbres voisins se frottent les uns aux autres, se blessent et se redressent après le passage du vent. Ce proverbe révèle que la vie en communauté connaît des soubresauts, des hauts et des bas. Les membres se heurtent souvent quand leurs intérêts personnels sont menacés. Ils peuvent en venir aux engueulades, qui sont des égratignures, ou carrément à des frictions, à des conflits ouverts. Souvent, les antagonistes ne s'adressent plus la parole, se regardent en chien et chat. S'ils sont ancrés dans leur culture, à un moment (la nuit, par exemple, parce qu'elle porte conseil), ils peuvent revenir à la raison, se défaire de leur orgueil, qui les rend petits, et se souvenir de cette expression phraséologique. S'ils y sont pensé au même moment, pour revenir 'bons esprits' (un proverbe français dit : *(les bons esprits se rencontrent)*), ils se réconcilient, font tous leur mea culpa et reprennent leurs bonnes relations.

Donc, les éléments de la nature doivent vivre en symbiose. Ils se heurtent, se blessent, se réconcilient et continuent leur commensalisme en attendant de subir la sentence finale de la nature, à savoir la mort qui leur arrive à tous.

**4. Ngulube nyenge yende yakusisa ebana mwa miteo :** « Le sanglier rusé fait grandir ses enfants dans des pièges. » C'est curieux que le lexème **Ngulube** soit employé en lieu et place de **shenge**. Le citembo, comme le français, atteste deux termes pour désigner les porcs domestique et sauvage : **Ngulube** = **porc**, **shenge** = **sanglier**. Dans ils sont tous deux de la famille des suidés, selon la nomenclature des scientifiques. On peut se demander ce que vient faire cet omnivore, presque sale, dans la communion entre les membres de la société.

Le trait saillant est ici l'équilibrisme du sanglier (ou de la laie qui est la femelle). Cet animal sauvage réussit à élever ses petits (les marcassins) dans un environnement hostile, plein de pièges de tous ordres. Appliqué à l'entourage humain, cet adage tembo évoque à l'esprit le proverbe français : l'homme est le loup de l'homme. Dans ce cas, comment survivre ? Seule la sagesse pratique peut venir à la rescousse : s'effacer, feindre l'ignorant, le con, le vaut-rien, l'inutile ; accepter toutes les humiliations, les injures, ne pas montrer qu'on a des piquants comme ceux du hérisson.

Si l'on sait ce que l'on poursuit pour la survie des enfants, pourquoi ne pas accepter toutes d'humiliations? On reproche bien des fois aux peuples forestiers, dont les Batembo, d'être allergiques aux attaques frontales et aux humiliations. On dit fréquemment qu'ils ont des réactions épidermiques, viscérales. Or, le patrimoine des Batembo regorge d'énormément

d'idiomes qui les ramènent à ravalier leur orgueil, pour leurs enfants qui ont encore besoin des parents afin d'atteindre la maturité.

### 5. **Chitabana cha mboo chitafuma buya:** « Le jeune buffle n'échappe pas au fossé »

Les Batembo se livrent de temps à autre à la chasse. Leur gibier est constitué de toutes sortes de proies : d'oiseaux, de reptiles, de rongeurs, de menus animaux et de grosses bêtes. Ils ont des pièges appropriés à tous ces types de gibier. D'ailleurs, la terminologie consacrée parle de : petit gibier, de gibier à plumes, de gibier d'eau, de gibier à poils et de gros gibier.

Revenant à la structure de l'expression idiomatique, nous remarquons qu'elle englobe **Chitabana** (jeune fougueux) et **cha mboo= du buffle**. La jeunesse est pleine d'énergie, surtout pour les animaux qui vivent encore à l'état sauvage, bénéficiant de l'herbe (le buffle est un herbivore), et de tout un environnement encore sain, non pollué. Lorsqu'il monte à l'assaut d'un ennemi potentiel, il ne ménage pas son énergie et ne craint rien d'autant plus qu'il présume qu'il est à l'abri de tout danger. Hélas ! il ignore qu'un ennemi s'est embusqué sur son passage ou qu'il lui a tendu un piège mortel. Dans sa fougue, il va aveuglément à l'assaut et tombe mortellement dans ce fossé.

Cet aphorisme est souvent émis afin de demander aux jeunes fougueux de mettre un peu d'eau dans leur vin, de tempérer leur émotions pour ne pas attirer des ennuis. La force musculaire, caractéristique de la jeunesse, est vaine si elle n'est pas accompagnée de sages conseils. Les jeunes se retrouvent après avoir connu des difficultés. Les Français abondent dans ce sens en disant : « Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait. »

### III.3. La rivière et le comportement pacifique

Le territoire occupé par les Batembo est arrosé par une hydrographie abondante où grouillent des êtres vivants de toutes espèces. Les occupants s'en servent dans tous les sens, et spécialement pour se protéger mutuellement contre les frictions. Tel est le cas de ces parémies récoltées.

1. **Kusimba mota kumamata:** « Il faut tâter doucement pour attraper une grenouille ». L'alimentation des Batembo est constituée par tout ce qui les entoure. La rivière regorge d'une abondante nourriture, notamment les grenouilles dont les cuisses sont délicieuses et prisées par les gourmets. Néanmoins, attraper ce batracien n'est pas un jeu d'enfant : il est très souple et aux aguets. Les spécialistes y vont à pas lent, sur la pointe des pieds, coupant la respiration. Quelle joie éprouvent-ils quand ils s'en saisissent!

Appliqué à la vie en communauté, cet adage révèle les efforts à fournir pour bénéficier des biens d'autrui ; les lui arracher par la force ne contribue pas à l'harmonie sociale. Au contraire, il convient de l'amadouer, de l'appivoiser afin qu'il partage, avec plaisir, ce qu'il possède. Le lexème **mota** désigne par conséquent le possesseur d'un bien en société, qu'il faut ménager et non brutaliser. Et **kumamata** symbolise tous les efforts à déployer pour lui arracher une faveur.

## 2. **Bwami butahabuka lwishi'** : « La royauté ne traverse pas la rivière. »

Les Batembo sont régis par le régime monarchique. Leur espace vital est très vaste, car il s'étend dans les territoires de Kalehe, de Walungu, de Masisi, de Walikale, de Shabuda, ... Cet espace est arrosé par beaucoup de rivières. Partout où ils sont, ils se soumettent à l'autorité d'un chef appelé **mwami**. Chaque chef coutumier connaît les limites de son royaume, souvent une limite naturelle, donc une rivière. Il est astreint à se mouvoir dans son environnement : ses largesses, sa tyrannie et ses prouesses s'arrêtent dans cet espace-là. Si par imprudence ou par mégalomanie il lui arrive d'aller au-delà, les autres chefs ou même leurs sujets le ramènent à la raison en évoquant cet adage. Au cas où il s'entêterait, ce serait les armes qui parleraient pour provoquer inutilement l'effusion de sang des innocents de part et d'autre.

Dans la société moderne, on cite cette expression phraséologique pour ramener les hautains à la raison. Dans le monde universitaire de la République Démocratique du Congo où les Directeurs et les Secrétaires Généraux sont légion, chacun d'eux est exhorté à rester dans les limites de sa chefferie ; l'usurpation de pouvoir ou la mégalomanie risque d'avoir des conséquences fâcheuses. La rivière est en gros le symbole de la limite à ne pas franchir en toutes circonstances pour sauvegarder la paix.

**3. Mbala-mbala iyaisaa wamunyore mwa lwishi** : « le pas lent avait permis au lombric d'atteindre la rivière. » Les Français disent : « Rien ne se sert à courir, il faut partir à point. »

N'ayant ni pieds ni pattes, le ver de terre se déroule lentement pour arriver à la rivière, son milieu vital. Il mettra le temps qu'il mettra pourvu qu'il finisse par y arriver afin d'avoir la vie sauve. Cette parémie est lancée pour demander à celui qui est trop pressé de revenir à la raison, sinon il risque de s'attirer des problèmes avec ses congénères, ceux-ci n'appréciant pas qu'il leur fasse l'impression qu'il est plus important qu'eux.

### **Conclusion**

Que retenir de cette réflexion ? La paix est une denrée rare sur la terre des hommes. Et tous les efforts doivent être fournis pour la maintenir ou pour la rétablir s'il arrive qu'elle glisse entre les mains à la manière d'un silure. Nous sommes demandé au début si le patrimoine culturel et langagier des Batembo contient des expressions idiomatiques qui puissent contribuer à une vie harmonieuse entre les membres de la communauté. Notre réponse provisoire était que ce patrimoine regorgerait effectivement de tels proverbes.

Le structuralisme et la sociolinguistique nous ont aidé à découvrir la quintessence de chacun de 28 proverbes analysés. Les résultats ont révélé que toutes ces expressions idiomatiques reviennent toutes d'une manière ou d'une autre à la cohésion sociale, à la recherche de la paix. La plupart d'entre elles sont tirées de la vie sociale dans son ensemble, 20 idiomes sur 28, soit 71, 42 %. Ils rappellent à tous les membres de fournir tous les efforts pour vivre en harmonie. Tous les facteurs de division : richesse, talents divers, position sociale, ... doivent contribuer au bonheur de la communauté des Batembo.

S'agissant des expressions phraséologiques faisant référence à la forêt, elles se sont élevées à 5/ 28, soit 17,85%. Les éléments cités sont entre autres ;**chingete** (fourmi rouge), **tuta** (criquet), **michi** (arbres), **mboo** (buffle) et **ngulube** (sanglier). Les régimes animal et végétal sont représentés. Certains sont reconnus pour leur souplesse ; **tuta**, **chingete** et **ngulube** ; d'autres pour leur agressivité : **mboo** ou pour leur rudesse : **michi**. Les proverbes ont conseillé d'imiter les premiers et d'éviter les seconds.

Quant aux adages ayant puisé à la rivière, ils sont 3/ 28, soit 10,71%. Ils y ont pêché des éléments comme **mota** (grenouille), **Iwishi** (rivière) et **munyore** (ver de terre). La prudence du pêcheur du batracien, la lenteur du lombric et la délimitation naturelle des entités distinctes inspirent la paix et la simplicité.

Tous ces éléments permettaient aux Batembo de ne pas mettre en péril leur unité et leur bonheur collectif. Il est souhaitable que la nouvelle génération se ressource afin de savoir comment résoudre pacifiquement les heurts et les frictions qui peuvent provenir de toutes les origines. Le citembo fait ipso facto partie des « langues vivantes » CALVET : 1999 :7), car il fait vivre en paix ses locuteurs. Et UGOCHUKU (2004 :12) de comparer les proverbes à « l'huile de palme dont on se sert pour manger la parole et les légumes dont on se sert pour la parole. Les proverbes seraient en quelque sorte une nécessité vitale, comme la nourriture que nous partageons et qui nous donne la force. » Cela révèle que d'autres communautés puisent dans ce trésor inépuisable. Le recours à ces différents patrimoines peut éviter le jusqu'au-boutisme.

## Bibliographie

Haut-Commissariat des Nations Unies aux Droits de l'homme en R.D.C., (2005), *Actes du séminaire de formation des animateurs de la société civile sur la prévention et la résolution pacifique des conflits*

LEDEE, C. (2011), *L'interprétation des expressions figées du français vers la langue des signes française. Le cas des expressions figées françaises relatives au corps humain*, mémoire de master téléchargé le 8 octobre 2016 à 17 h 30

CALVET, L.-J. (1999), *La question des langues et les politiques*, Paris, Hachette Littératures

COULIBALY, S. (2010), *La culture de la paix dans la littérature africaine*, Paris, L'Harmattan

MANNINEN, A., (2015), *La traduction des idiomes et leur présence dans un dictionnaire bilingue français-finnois : le cas du roman 'La petite fille qui aimait trop les allumettes par Gaëtan Soucy*, mémoire de maîtrise

Microsoft ® Encarta ® 2009. © 1993-2008 Microsoft Corporation. Tous droits réservés.

RĂDULESCU, A., « Pourquoi est-il difficile de traduire les proverbes (Application sur les parémies roumaines formées avec le mot [diable] », in *Université de Graiova (Roumanie), Paremia*, 22,2013, pp53-68. ISSN 1132-8940, téléchargé le 24 octobre 2016 à 13 h 37.

REY-DEBOVE, J et REY, A, (2007), *Le Nouveau Petit Robert*, Paris, Robert

SERRES, L., « Tendances en enseignement des expressions idiomatiques en langue seconde : de la théorie à la pédagogie », in *Revue canadienne de linguistique appliquée, n° hors-série, 14, 2,2011*, pp129-155, téléchargé le 8 octobre 2016 à 17 h 38

UGUCHUKU, F., (2004), « Proverbes et philosophie. Le cas de l'igbo (Nigeria), in BOUMGART U, et BOUNFOUR, A., *Le proverbe en Afrique. Forme, fonction et sens*, Paris, L'Harmattan

### **SOURCES ORALES**

Paulin BAPOLISI BAHUGA, la soixantaine, Professeur Ordinaire à l'Institut Supérieur de Bukavu, lors de différents entretiens à bâtons rompus aux bureaux de l'Ecole doctorale de l'ISP/ BUKAVU.

Thomas KATAALA MUULWA, la cinquantaine, Député honoraire de Kalehe, interrogé à Bukavu, le 11 octobre 2016

Georges BIRORA MUTALO, soixante-trois ans, agent du ministère de l'Agriculture et de l'Elevage, interrogé fréquemment au mois de septembre 2016.

Gabriel MIHONYA MUCIMA, 56 ans, agent de la REGIDESO /GOMA, lors des entretiens fréquents au mois d'août 2016.